

AVANT-PROPOS

Comment ne pas rejoindre Érasme de Rotterdam dans ses observations lorsqu'il écrit en 1516, *La complainte de la paix*? Souffrant de la violence des hommes, la Paix – le personnage du livre – manifeste son incompréhension : l'homme n'est-il pas le seul animal doué de raison? La nature ne l'a-t-elle pas rendu sensible à la bonté et à l'union? Pourtant, *je trouve plus vite*, dit-elle, *un asile chez les bêtes féroces que chez les hommes...*

Vers qui aller, s'interroge-t-elle? Vers les princes? Non, car ils sont trop gouvernés par leurs passions. Vers les savants? Non plus! Ils ne parviennent pas à s'entendre et peuvent s'insulter les uns les autres. Et si la religion pouvait être l'assurance d'une tranquillité tant désirée? Hélas, là encore, la Paix constate qu'il n'est pas un collège qui vive en bonne intelligence avec son évêque. Où donc se réfugier? Le cœur de l'homme ne serait-il pas finalement le dernier havre possible? La voilà alors s'affligeant à nouveau en constatant que la colère, l'ambition et l'avidité l'emportent sur le calme, l'humilité et la sobriété.

Comment cheminer aujourd'hui vers la paix, alors que, de tout temps, les hommes se sont fait

la guerre pour conquérir de nouveaux territoires, de nouvelles richesses et gagner en prestige ? Comment dépasser la haine, le ressentiment, la peur, ces invariants de la condition humaine qui sont autant d'obstacles à la paix ? N'y a-t-il pas une urgence à mener une introspection sur notre rapport aux autres et à amender notre manière de penser celui-ci ? Notre monde, en ce début du ^{xxi}^e siècle, est évidemment en profonde mutation, que celle-ci soit individuelle ou sociétale : les valeurs s'affaiblissent pour ne pas aller jusqu'à dire s'affadissent, l'autorité se délite, les inégalités se creusent ; à la crise de l'État-nation s'ajoute celle de la démocratie représentative.

L'urgence de penser autrement le monde et de donner à nos actions de nouvelles orientations est d'autant plus brûlante que notre planète est confrontée à des menaces immédiates telles que le dérèglement climatique, l'omnipotence politique qui génère un surarmement des uns et des autres, le non-respect du droit international, les crispations identitaires et la surenchère pour les ressources.

Tant que nous ne prendrons pas conscience que la violence du monde est d'abord celle que l'homme nourrit en lui, tant que nous ne nous interrogerons pas sur les détonateurs de la violence – le désir de vengeance, l'envie, la jalousie, l'incompréhension d'autrui, l'humiliation, l'injustice, la haine de soi –, nous n'aurons aucune raison d'espérer vivre dans un monde plus apaisé.

Pourtant, les raisons d'espérer ne manquent pas si nous misons sur la capacité de l'homme

à évoluer, si nous cherchons à nous rassembler plutôt qu'à nous ressembler, si nous développons les facultés qui nous rendent aptes à accueillir nos différences et que nous consentons à ne pas nous restreindre à un seul groupe, si nous savons faire face aux menaces – que ce soit les pandémies, les conséquences du dérèglement climatique ou la prolifération des armes nucléaires – et nous inspirer des expériences positives de coexistence pacifique que les hommes ont déjà su mener à bien.

Pour que ces raisons d'espérer ne restent pas lettre morte, sachons mettre en place de nouvelles institutions, revenir à la prééminence d'un droit fondé sur la prise de conscience des menaces qui pèsent sur notre monde, redonner à l'éducation une place primordiale pour faire des peuples les acteurs de leur destin, veiller à ce que les États aient pour objectif l'équilibre des intérêts, la modération des passions et la prévention des crises.